

Préface

Jocelyn Létourneau MSRC

Titulaire de la Chaire de recherche du Canada
en histoire et économie politique
du Québec contemporain

Chercheur au Centre interuniversitaire
d'études sur les lettres,
les arts et les traditions

Université Laval

La société québécoise a mal à son passé. Elle le traîne lourdement au point, parfois, de ne plus savoir qu'en faire. Pour certains, c'est même tout l'héritage canadien-français qui paraît obsolète. S'éloigner de ce que l'on fut pour se refonder dans une épiphanie universelle où le Soi collectif se débarasserait d'une bonne partie de Lui-Même, histoire d'apparaître Autre, tel est apparemment le défi que les Québécois d'aujourd'hui ont à relever pour se départir de ces vieilles souches du passé qui, dans le champ d'un présent capricieux, entravent les labours fécondateurs de leur avenir.

Dans le contexte de ce rapport à une vision plus ou moins rejetée de Soi, le cas des églises frappe l'imagination. Aux yeux de plusieurs, ces bâtiments qui ont essaimé dans l'espace public au point de le quadriller littéralement apparaissent désormais comme des monuments sans fondement. « Pas de pitié pour la piété d'antan », tel est, semble-t-il, le leitmotiv de certains entrepreneurs désireux de liquider ces édifices dans lesquels on se rassemblait hier par milliers, mais qui attendent maintenant, pour plusieurs, leur désassemblage physique après avoir connu leur déboulonnage symbolique.

À l'égard du passé et de ses reliques, d'autres intervenants ont un sentiment plus élevé ou moins expéditif. Hésitant à se débarrasser de tout objet appartenant au patrimoine collectif, ceux-là plaident plutôt pour une conservation *urbi et orbi* des traces ancestrales. Tout garder, ne plus rien jeter dans le dévidoir du temps car les limbes sont le reposoir de ceux qui se défont de leur antériorité, tel est le mantra de ces antiquisants sympathiques.

Il y a au présent, entre le Passé et l'Avenir, une lutte titanesque qui ne peut faire que des perdants si n'est pas trouvé un arbitrage original et convaincant entre Mnémosyne et Lèthè. À moins que l'option retenue, surprenante mais invitante, consiste à sortir de la dynamique de cette lutte pour reposer les termes du combat – et du débat – qui opposent la Mémoire et l'Oubli. C'est cette voie que Luc Noppen et Lucie K. Morisset ont décidé d'emprunter dans cet ouvrage majeur où les concepts clés de leur propos, pour repenser la question du patrimoine des églises dans le Québec d'aujourd'hui, sont ceux d'actualisation, de réinvention et de régénération.



Au premier chef, le livre de Noppen et Morisset porte sur les efforts qui, dans l'histoire du Québec, ont été réalisés ou consentis pour valoriser, protéger et conserver le « patrimoine religieux », en particulier ces lieux de culte qu'ont été – et que demeurent à plus d'un titre – les églises. À ce chapitre, il faut dire que la recherche des collègues est impressionnante. Ce n'est pas à un rabâchage ou un remodelage de travaux antérieurs auquel on a affaire ici. Le propos des deux historiens d'architecture est au contraire fondé sur des sources de première main. Par l'étendue des documents examinés et l'ampleur des travaux consultés, force est d'admettre que l'ouvrage fait date. Il est clair que le livre s'imposera comme une référence dans le domaine de l'histoire de la conservation du patrimoine des églises au Québec. En parcourant son contenu, le lecteur est non seulement investi de l'imposante érudition de ses auteurs, mais également invité à côtoyer une pensée mature, experte et subtile. Rares sont les ouvrages qui saisissent, par la consistance de leur fonds documentaire et la profondeur des réflexions qui s'y lovent, ceux qui s'avisent de les fréquenter. Celui-ci est de ce genre.

L'ouvrage de Noppen et Morisset est intéressant pour une deuxième raison. Ses auteurs abordent de front un des problèmes majeurs qui caractérisent les sociétés actuelles, y compris la société québécoise : celui de la transmission et de l'héritage. Nous parlons ici de problème, car le legs a une portée et une valeur ambivalentes. Capital d'avenir, il peut aussi devenir une

hypothèque pour ses bénéficiaires. Aux yeux de plusieurs gestionnaires du présent, ce retournement de disposition est d'ailleurs chose faite. Leurs interrogations rythment le pouls de la Cité. Que faire avec les traces du passé qui imprègnent de leurs ferveurs, mais aussi de leurs lourdeurs, les espaces de vie au présent ? Quelle attention offrir aux appels des ancêtres qui, à travers la pérennité de leurs œuvres, veulent établir un dialogue avec les contemporains au point de s'imposer parfois ? Comment porter au présent le legs fascinant tout autant qu'encombrant des anciens ?

L'intérêt de la « réponse » des auteurs tient au fait qu'elle exprime une empathie et une préoccupation simultanées pour la cause du passé et celle du présent, pour celle des ancêtres et celle des contemporains, pour celle de l'art éternel et celle des ressources circonstancielles, pour celle du cultuel et celle du culturel. À l'encontre de ce que l'on pourrait croire, il n'y a nul refus de trancher dans cet usage d'une conjonction de liaison plutôt que de séparation pour penser et poser le rapport de termes ici accouplés plutôt que dissociés. Dans leur ouvrage, les collègues ne se font pas démissionnaires. Ils tentent de défricher, en dehors des sentiers battus et des positions conventionnelles, de nouveaux espaces réflexifs, souvent audacieux. Redéfinir le concept de patrimoine à partir d'une notion – celle de *projet actualisant* – qui rend effectivement possible une soudure prometteuse entre le passé et le présent, telle est leur contribution principale, théorique tout autant que pratique par les diagnostics pénétrants qu'ils posent et les recommandations lucides qu'ils font, à la question de l'avenir du patrimoine des églises au Québec.



Chez Noppen et Morisset, la notion d'actualisation paraît en effet indissociable d'une conception porteuse du rapport entre le passé et l'avenir. Pour ces historiens d'architecture, l'actualisation n'est pas la liquidation du passé ni sa profanation ou sa pétrification. Elle n'est pas davantage la substitution impérialiste des figures de l'avenir aux présences du passé. L'actualisation est l'opération réflexive de revalorisation d'un objet ou d'un monument, par exemple les églises, en fonction de façonnages identitaires actuels et de problématiques présentes. Autrement dit, le projet actualisant est l'acte de réinsertion des mémoires dans des cadres de vie ouverts sur le présent et sur l'avenir. Pour Noppen et Morisset, les présences du passé ne doivent pas vampiriser ni écraser l'ardeur et l'ambition des contemporains. À leurs yeux – comme aux nôtres, du reste –, il est inapproprié d'aménager une maison en fonction de l'objet hérité. C'est plutôt cet objet qui, placé dans son nouveau contexte, sera réinvesti d'un sens qui perpétuera la présence de l'hier dans la construction de demain. Il en est de même quand on hérite de la maison – ou de l'église – au complet. Si le lieu n'est pas rénové ou converti à des fins utiles, c'est-à-dire réhabité par des acteurs concrets désirant faire œuvre sociale, il s'évide. Le temps s'empare du bâti et le désintègre graduellement. Il l'entraîne dans la dégradation désespérante. La rénovation – ou conversion – n'est pas trahison du passé. Elle est remise à jour de l'ancien en fonction des défis du présent, ce qui assure permanence au vieilli. Pour Noppen et Morisset, ce sont les enjeux du maintenant qui doivent

déterminer les usages de l'ancien. À défaut d'être réinventé au présent, le passé s'enlise dans sa mémoire circulaire et disparaît dans le tourbillon égocentrique qu'il engendre. Ici, les collègues inscrivent leur pensée au registre d'une sagesse éprouvée : l'héritage est un art qui consiste à actualiser ce qui est transmis dans le dessein de le conserver. Autrement dit, c'est à la condition seulement de se souvenir d'où l'on s'en va que l'héritage devient un facteur de liberté.



L'une des propositions fortes des auteurs consiste à redéfinir le caractère « sacré » des églises dans ce qu'ils appellent la « sacralisation de leur présence au sein de la société ». Pour les collègues, sacraliser une église est une entreprise de régénération considérable. C'est ni plus ni moins que de redonner à un lieu-bâtiment le rôle qu'il a déjà tenu dans la société et le paysage urbain. Il faut comprendre pourquoi Noppen et Morisset en arrivent à cette idée. Selon eux, la fonction sociale des églises n'a jamais été de l'ordre du culturel seulement. Au contraire, ces lieux ont toujours eu une vocation culturelle cardinale. Cette définition élargie et historiquement plus juste de l'église, comme lieu culturel et culturel tout à la fois, est précisément ce qui autorise les auteurs à déjouer l'argumentaire de bien des intervenants, qui reste fondé sur une antithèse assez simpliste entre le sacré et le profane, pour ouvrir la porte à un retour en force de l'église comme lieu fréquenté et habité au sein de la Cité. C'est dans la mesure où, « engrammée » dans l'espace de la ville à construire (refondation), l'église sera réinvestie d'une vocation civique inscrite dans la continuité de son sens (tradition), qu'elle dénouera le dilemme qui souvent l'épuise : celui de passer à l'avenir.

S'agissant de l'avenir des églises au Québec, le propos des collègues se résume à une formule saisissante : « Sans projet, plus d'église ». C'est tout dire. Si les églises ne sont pas envisagées sous un autre jour que celui d'*objets* à contempler, à visiter, à honorer ou à protéger, elles sont vouées, sauf exception, à l'enfer de la décrépitude. Si, au contraire, les églises deviennent le centre de *projets* où la vie peut s'exprimer dans ses manifestations nobles comme dans ses incarnations ordinaires, l'espérance d'un avenir – d'un ciel ? – leur est rouvert. Ce n'est pas dans la fixation d'une tradition, mais dans la réinvention d'une vocation, que Noppen et Morisset voient un futur au passé des églises.



Il ne fait aucun doute que l'ouvrage des collègues ouvrira un espace riche et fructueux de débats sur la question de l'avenir du patrimoine des églises au Québec. Leur manière de poser les problèmes, les appels qu'ils lancent à la pensée universelle, les concepts qu'ils mobilisent, la perspective historique qu'ils adoptent et leur souci de déboucher sur des considérations pratiques, tout cela fait que l'ouvrage participe d'un débat international tout autant qu'il s'enracine dans des préoccupations locales. Ce n'est pas le moindre des mérites des auteurs que de nous donner les moyens de rafraîchir nos idées sur un sujet d'histoire qui a de l'avenir.